

# Dewi

CHRISTEL  
MOUCHARD

Bandit aux yeux de fille



Flammarion

Extrait de la publication



« J'étais une petite fille normale.  
La société m'a mise contre le mur,  
j'ai réagi. Je suis un être humain. »

PHOOLAN DEVĪ



Devî est une jeune fille révoltée.

Dans une Inde où règne le pouvoir des castes dirigeantes, elle n'accepte pas d'être maltraitée et de voir sa famille humiliée par les riches. Un jour, son chemin croise celui de Vikram, le chef des bandits : elle s'engage alors aux côtés des rebelles et prend les armes pour se battre au nom du peuple opprimé.

Saura-t-elle défier le destin ?

# DEVÎ

Christel Mouchard remercie chaleureusement  
Ginger Gibbons et Corinne Lejeune pour leurs illustrations.

© Flammarion pour le texte et l'illustration, 2010

© Flammarion pour la présente édition, 2012

87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0812-8743-3

CHRISTEL MOUCHARD

# DEVÎ

Bandit aux yeux de fille

Flammarion

Extrait de la publication



Première partie

L'OFFENSE





## Chapitre 1

### DEUX SŒURS

**L**a fête était belle... mais interdite. Cachées dans la nuit, les deux filles contemplaient les lumières de loin.

— C'est comme un rêve, murmura Shalini.

— Les rêves ne sentent pas le poulet rôti !

Devî avait appuyé ses paroles d'une grimace gourmande. Shalini soupira. Sa sœur n'était pas romantique, non...

— Tu as toujours faim, dit-elle d'un ton de reproche.

— Pas toi ?

Shalini ne répondit pas. Si, elle aussi, elle avait toujours faim. Elle se réveillait le matin le ventre douloureux, et elle se couchait le soir avec la même brûlure. À quinze ans, elle ignorait ce que c'était, d'avoir l'estomac plein.

Pourtant ce soir-là, Shalini n'y pensait pas. Le spectacle était si beau qu'il gommait même la faim, même la misère. Shalini rêvait depuis si longtemps

de voir un mariage de seigneur. Mais c'était Devî qui avait eu l'idée de l'arbre, au-dessus de la cour du palais. Les deux filles s'étaient faufilees par la grille ouverte et avaient couru jusqu'à ce gros figuier banian planté contre le mur d'enceinte. Depuis, elles restaient là, tapies dans l'ombre, invisibles des invités qui défilaient sous elle. La mélodie des sitars, l'éclat des saphirs, le parfum de l'ambre montaient vers elles. Elles en étaient comme ivres...

— Vois ! Là-bas ! s'exclama Devî.

Elle montrait du doigt les plateaux que portaient des servantes innombrables. On y voyait des pyramides de pâtisseries de toutes les couleurs, luisantes de sucre fondu.

— Mmmh ! Miel, pâte d'amande, beignets... cannelle, noix de coco, pistaches... Je salive.

Shalini préférait regarder les costumes. Ils brillaient de partout. Les hommes étaient vêtus de kurtas<sup>1</sup> de satin blanc à col haut et de turbans surmontés d'aigrettes ; les femmes, enveloppées de saris<sup>2</sup> de soie brodée, les cheveux constellés de diamants, avaient les oreilles alourdies de pendants d'or, leurs yeux étaient noircis de longues lignes

1. La kurta – vêtement traditionnel des hommes en Inde – est une chemise ample qui se porte sur un pantalon.

2. Le sari est une longue pièce de tissu que les femmes indiennes attachent autour de la taille et drapent autour des jambes, pour former une jupe longue. Un pan est passé sur l'épaule ou remonté sur la tête pour servir de voile.

de khôl, et leur front marqué d'un point rouge. Des parfums de santal et de patchouli accompagnaient leurs mouvements... En fond de décor se dressait le palais de marbre blanc du seigneur Babu.

— On dirait qu'il est en sucre, lui aussi, dit Devî.  
Tu crois qu'il se mange ?

Mais Shalini n'écoutait pas. Elle observait le dais sous lequel les mariés s'étaient assis. La jeune femme, la fille de Babu, était noyée sous les guirlandes de fleurs et les bijoux. Même son visage était à demi masqué, à cause d'une large chaînette d'or ciselée qui reliait une perle ornant son nez à sa boucle d'oreille. Son sari rouge flamboyait de petits miroirs cousus sur les ourlets.

— C'est le plus beau sari de mariage de toute la terre ! soupira Shalini.

— Je n'aime pas le rouge.

— C'est toi tout craché ! Ne pas faire comme les autres. On ne peut se marier qu'en rouge, même quand on est de haute caste.

— Si j'étais de haute caste...

— Je ne veux pas savoir ce que tu ferais, certainement quelque chose d'horrible !

— ... je mangerais des gâteaux toute la journée et je me baignerais dans le miel tiède.

— Moi, je changerais de sari toutes les heures !

Les deux adolescentes éclatèrent de rire ensemble. Elles étaient de basse caste et misérables. Elles

n'avaient, pour couvrir leur corps mal nourri, qu'un vilain carré de coton sale qui méritait à peine le nom de sari. Pourtant, elles étaient gaies. Serrées l'une contre l'autre, à regarder le spectacle du riche mariage de la fille de Babu depuis le gros figuier banian, elles étaient heureuses.

L'orchestre entama une musique joyeuse ; la foule s'écarta tandis que des danseuses vêtues de pantalons dorés entraient dans le cercle en ondulant. Leur longue natte noire leur sautait sur les reins, et leurs anneaux de cheville tintaient au rythme des tambourins. Leurs voiles de gaze amplifiaient leurs mouvements ; une poudre d'or scintillait sur leurs épaules.

— Des apsaras... murmura Shalini, des divinités du paradis.

Les danseuses disparaissaient déjà, comme un vol d'oiseaux de feu. Un homme prit leur place, salué par des cris d'enthousiasme.

— Regarde !

— Rosham ! Je n'arrive pas à y croire.

Rosham était une star dans l'Inde tout entière. Jamais les deux adolescentes n'auraient pensé pouvoir le voir un jour en vrai. Et pourtant il était là, devant elles... Enfin, plus exactement, en dessous d'elles.

L'orchestre changea de rythme, et Rosham entonna sa mélodie la plus célèbre, accompagné

des applaudissements de la foule. Sa voix chaude et douce, la musique envoûtante. Les spectateurs dodelinaient de la tête, un sourire béat sur le visage. Au bout d'un moment, Devî se mit à fredonner avec le chanteur :

— *Lat pat lat pat chalana...* « Quel style, quelle allure tu as... »

— Chut, murmura Shalini, on va nous entendre.

— Tu parles, ils font un tel boucan ! Et s'ils m'entendent, ils croiront que je suis une apsara.

— Les divinités ne chantent certainement pas si mal !

Devî partit d'un rire clair et reprit sa chanson. Elle était tellement absorbée par son jeu qu'elle ne remarqua rien quand, soudain, le silence se fit dans la fête de mariage.

— Devî ! Ils nous ont vues !

Le chanteur s'était tu, en effet, l'orchestre aussi. Et tous les invités avaient maintenant les yeux braqués sur le figuier banian.

— Vite, lança Devî, partons !

Vite... facile à dire. Les deux filles s'étaient installées sur une des plus hautes branches, à cinq mètres du sol. Or, déjà, on voyait les serviteurs de Babu approcher le nez en l'air. Devî poussa Shalini plus haut encore, avec l'espoir de rester invisible, mais le mouvement agita le feuillage. Une voix d'homme cria :

— Là-haut !

Suivirent des éclats de rire grossiers.

— Des singes ! Ce sont des singes, de dégoûtantes petites guenons !

— Sortez-les de là ! Des mallahs... Je ne veux pas voir de mallahs approcher de chez moi !

L'homme qui avait prononcé cette dernière phrase n'était pas un serviteur ; il était vêtu d'une kurta de satin blanc, la tête surmontée d'un énorme turban où brillait un gros diamant ; son ventre débordait par-dessus une ceinture d'argent et il traînait les pieds dans des pantoufles cousues de pompons. Le seigneur Babu en personne était venu voir qui avait dérangé son chanteur favori. Il s'adressa aux deux filles perchées tout en haut de l'arbre.

— Descendez de là, sales pouilleuses ! J'en ai assez, toujours à traîner, ces filles mallahs...

Et, se tournant vers ses serviteurs tout en montrant du doigt le gourdin de bambou que tous ces derniers portaient sur le côté, il ajouta :

— Donnez-leur une leçon ! Qu'elles sachent rester à leur place, dans leur caste.

— Ils vont nous battre à coups de lathi ! s'écria Shalini d'une voix terrifiée. Devî, qu'est-ce qu'on va faire ? Il faut qu'on descende de là ! C'est horrible, ils vont nous frapper comme ils ont frappé Bapa, la semaine dernière.

— Reste calme. On va descendre, mais pas là où ils nous attendent.

— Où ? il n'y a qu'un tronc...

— Eh bien on va se passer du tronc. Suis-moi.

Devî continua de progresser vers l'extrémité de la branche. Elle était si fluette malgré ses quinze ans que la ramure ployait à peine sous son poids, et l'arbre était si gros que ses branches passaient par-dessus le mur d'enceinte de la propriété de Babu. Pour y grimper, les deux filles s'étaient faufilees à l'intérieur et avaient grimpé le long du tronc, mais pour sortir... Devî avait une autre idée.

— Si nous sautons de l'autre côté du mur, ils devront courir jusqu'à la porte et en faire le tour pour nous rattraper. Quand ils arriveront au pied de l'arbre, nous serons déjà loin.

— Tu es folle, on va se casser une jambe !

— Tu préfères être frappée ? Tu te souviens dans quel état est rentré Bapa à la maison quand les gardes l'ont bastonné ? Juste parce qu'il a parlé à Babu sans baisser les yeux...

Shalini ne répondit pas. C'était elle qui avait lavé les plaies sur les épaules de son père. Devî avait raison : il valait mieux se casser une jambe que d'affronter ces hommes horribles. Elle savait que dans d'autres villages, des filles mallahs étaient mortes sous les coups de lathi des gardes qui travaillaient pour les seigneurs thakurs. Personne n'était jamais

allé voir la police, car la caste des thakurs avait des droits sur les castes inférieures : on ne pouvait changer la règle.

— Et les serviteurs des thakurs adorent ça, frapper les mallahs, tu le sais...

Shalini ne se le fit pas répéter ; elle suivit sa sœur.

Comme elle était agile, Devî ! Elle attrapa la main de sa sœur pour la rassurer et progressa encore. Sous l'arbre, les gardes se moquaient d'elles et montraient les dents comme des chacals enragés. Heureusement pour les deux sœurs, ils n'avaient pas compris le plan des filles ; ils les croyaient stupides, incapables d'imaginer qu'il leur faudrait bien descendre un jour. Il y eut un mouvement dans l'arbre, et Shalini poussa un petit cri – elle venait de bousculer un paon. L'oiseau dérangé sauta à terre, sa lourde queue traînant derrière lui en criant : « Léoouooooon ! » Le mur était à présent à l'aplomb, sous elles ; encore deux pas et elles seraient de l'autre côté. Seulement, la branche était si fine à cet endroit qu'elle commençait à ployer ; d'une seconde à l'autre, elle allait casser...

— Les idiotes, grogna Babu avec un rire gras, elles vont tomber ! Vous n'avez plus qu'à aller ramasser les restes.

Devî chuchota à sa sœur :

— Pense à tes pieds, rien qu'à tes pieds. Vise le tas de feuilles là-dessous et concentre toi sur tes pieds. Tu peux le faire !

Quand Devî lui parlait comme ça, Shalini ne pouvait pas lui résister. Elle sentait monter en elle une force inconnue, qui la rendait plus forte, plus courageuse. Elle sauta en même temps que sa sœur.





## Chapitre 2

### DANS LA NUIT DES RAVINES

Quelques instants plus tard, elles étaient en train de bondir comme des faons par-dessus les broussailles, saines et sauvées. Et au lieu de rentrer vers le village, elles partaient droit vers la brousse.

— Cachons-nous un moment, dit Devê tout en courant. Le temps qu'ils se fatiguent de nous chercher...

Le soleil se couchait, mais les deux adolescentes ne risquaient pas de se perdre ; elles connaissaient le paysage aussi bien que le dos de leur main.

Un paysage étrange.

Dans la région des ravines – leur région – la couleur verte était inconnue. Tout était jaune. On voyait à perte de vue cette terre ocre et fauve hérissée de reliefs qui ressemblaient à des forteresses écroulées. Quand il faisait sec, elle se soulevait en poussière et se déposait comme un voile sur les arbres, les buissons, l'herbe. La moindre feuille, la moindre fleur

avait une couleur de sable. Même les vêtements et la peau en étaient imprégnés. Quand il pleuvait, l'eau s'écoulait le long des reliefs en ruisseaux de boue jaune jusqu'à la grande rivière Chambal, qui conduisait au Gange, le fleuve sacré. Ces ruissellements avaient creusé des fossés – les ravines –, et celles-ci formaient un labyrinthe de corridors qui se rejoignaient, se séparaient, se croisaient... Les villages étaient installés là, dans ces croisements, à peine visibles pour ceux qui cheminaient sur le plateau.

Devî et Shalini n'auraient pu dire si leur région était belle ; elles n'en avaient jamais vu d'autres. Elles n'étaient jamais allées à l'école. Elles n'avaient jamais vu la télévision, n'étaient jamais allées au cinéma. Elles connaissaient leur village, les champs de *hora*<sup>1</sup> et de lentilles qui l'entouraient, les bords de la rivière Chambal, les ravines alentour, voilà tout. Ce qu'elles savaient de leur pays, l'Inde, et du reste du monde, c'était les gens du village qui le leur avaient dit – ceux qui allaient à la ville et qui revenaient avec des journaux et, parfois, avec une radio.

Devî et Shalini étaient pauvres et ignorantes, mais elles riaient de bon cœur du tour joué à Babu, le seigneur thakur.

1. En hindi, la langue la plus parlée en Inde, le *hora* est le pois chiche.





*Composé par Nord Compo Multimédia  
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

---

Dépôt légal : mai 2012  
N° d'édition : L.O1EJEN000901.N001  
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse

*Composé par Nord Compo Multimédia  
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

---

Dépôt légal : mai 2012  
N° d'édition : L.O1EJEN000901.N001  
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse